

THOMAS

LE CHEVALIER REPENTI

I

Entre Normandie et Bretagne, demeurait un seigneur très puissant. Son château était si bien garni de créneaux et de meurtrières qu'il ne craignait ni roi, ni prince, ni duc, ni comte. Ses amis comme ses ennemis, ses vassaux comme ses pairs et même les populations des provinces voisines le redoutaient car il était réputé cruel, félon, déloyal, fourbe, hypocrite, orgueilleux, têtu et fier.

- Fier ? On ne savait plus sur quel plateau de la balance qui prépare le grand jugement, le déposer. Sa beauté aussi troublait, car il possédait le regard clair et droit des justes, le nez droit, la bouche grande et bien dessinée, les lèvres charnues et sensuelles, le front haut des savants et des poètes et de grands cils qui lui donnaient l'air charmant et très doux qu'on trouve parfois chez les jeunes gens et les anges des retables. Était-il brun ou blond ? Son crâne était protégé par un casque, dont aucun cheveu, s'il en possédait, ne dépassait.

Le désir du mal était si fort en cet homme qu'il détroussait et tuait les pèlerins et les marchands pour le seul plaisir de les saigner. La moindre querelle lui était bonne pour expédier promptement au ciel ses semblables. Il n'épargnait ni riche, ni pauvre, ni sage, ni sot. Il se racontait que le diable avait pénétré son âme. Avait-il passé un marché ou réglé la dette de quelque ancêtre ? Nul ne connaissait l'affaire, nul ne fut témoin de la cérémonie satanique, s'il y en eût une. Seule, une très vieille cousine, confiait à qui voulait l'entendre qu'elle avait bien connu le petit Tom enfant, puis valet d'armes et qu'elle était présente à son adoubement.

- « *C'était un garçon mutin et rêveur, bon compagnon de fêtes, ménestrel à ses heures et amoureux depuis l'enfance, d'une damoiselle de haut lignage dont il portait les couleurs au tournoi. La damoiselle se distinguait entre toutes les pucelles du pays par sa beauté, son enjouement, son élégance et davantage encore par l'esprit de ses réparties, son habileté à versifier, sa connaissance du latin et de la géométrie. Quand elle chantait ou dansait, sa grâce naturelle vous retournait les sens. Notre jeune chevalier amoureux n'avait d'yeux que pour elle. De son côté, elle ne faisait pas mystère de son goût pour lui. Elle le trouvait bien tourné et plein de vaillance. La chance était avec eux, ils obtinrent promesse de mariage. Tout commença d'aller de mal en pis après les fiançailles. Pour commencer, il la voulut pour lui seul, ne supportant plus un regard sur ses épaules. Il lui fit reproche d'exhiber... tout ce qu'il aimait d'elle, exactement ! Elle n'avait plus le droit de danser au château, vêtue de sa robe de soie damassée, ni de porter sa coiffure à cornes ou ses bijoux d'or et de pierreries. Elle ne pouvait même pas gratifier un jouvenceau d'un sourire sans déclencher une tempête. Son amoureux charmeur et taquin était devenu un fiancé bilieux, aigre ombrageux. Que serait l'époux ? N'en pouvant plus, la belle supplia son père de se dédire et de la marier promptement à un homme d'âge mûr qui lui garantirait la tendresse et la liberté, afin de la débarrasser de cet amoureux aride et belliqueux. Le père qui adorait sa fille et ne voulait pas son malheur trouva une parade acceptable et un parti que nul ne pouvait contester. De ce jour, notre Thomas devint l'homme cynique et cruel que l'on connaît. Tenta-t-il un pacte*

avec le diable pour regagner ou confondre la belle ? Ou bien décida-t-il, ce qu'il réussit sans coup férir, de construire l'enfer sur ses terres ? Car l'enfer était devenu son seul projet de vie. Au cours des vingt années qui suivirent il sema la terreur dans ses fiefs et n'accepta jamais de prendre femme, au motif que ce serait s'abaisser.

À l'âge où l'on apprend à composer avec la sagesse, n'étant plus en capacité de gaspiller ses forces sans compter, il professait toujours sa haine et sa méfiance du monde entier, outrageait l'église, n'omettant point de commander des venaisons à ses cuisiniers pour faire grande ripaille le Vendredi Saint en se gaussant bruyamment de ceux qui entreprennent la pénitence. Un jour, ses pairs osèrent lui dire : « il ne faut pas toujours faire le mal, il faut à certains moments revenir à Dieu, nous souhaitons solliciter pour vous la miséricorde divine auprès d'un ermite voisin, réputé pour sa clairvoyance et sa sainteté. Nous accompagneriez-vous ? »

- Expédiez rapidement votre affaire si ça vous chante, leur répondit-il. Que ce temps perdu ne gâte pas notre journée, souvenez-vous qu'on nous attend pour un concours de tir à l'arc. Pressez, je vous attendrai sous le porche, lança le chevalier, carré sur sa monture.

Au bruit de la cavalcade, le saint homme sortit de son antre et dit s'adressant au seigneur Thomas :

- Descendez Monseigneur, puisque vous êtes chevalier vous devez posséder goût et jugement, venez me donner votre sentiment sur le trésor précieux de notre chapelle.

Le chevalier mit pied à terre, enclin à trouver dans cette occasion une mauvaise querelle. Le saint homme l'entraîna par le bras sans façon.

Ayant bouclé la lourde porte après leur passage, l'ermite dit :

- « Maintenant vous êtes mon prisonnier. Ne le tenez pas pour un outrage mais il faut me parler. À moins de me couper la tête vous ne sortirez pas d'ici tant que vous n'aurez pas conté votre vie, à la face de Dieu et en présence de son serviteur.

- Je n'en ferai rien Sire, plaisanta le chevalier, je ne suis pas encore assez saoul pour ça.

Sur ces mots, le tyran foudroya l'ermite de son regard. Celui-ci qui s'attendait à être frappé, risqua bravement le tout :

- Frère, dites moi seulement un péché.

- Jamais vous ne m'entendrez en avouer un ! répliqua le chevalier.

- Je vous retiendrai la nuit s'il le faut, dit d'un ton doux l'ermite plus assuré.

Alors, dans une superbe virevolte, le chevalier débita tous ses méfaits avec délectation.

- Maintenant j'ai tout dit. Êtes-vous satisfait ?

- *Sire, répondit le saint homme, vous avez tout dit, sans doute, mais sans vous repentir d'une seule action. Si vous vouliez maintenant faire pénitence, vous m'apaiseriez un peu.*

- *Que me proposez vous ?* manda le chevalier railleur.

- *Au nom du Dieu tout puissant, je vous prie seulement de porter ce barillet au ruisseau, vous l'y plongerez et me le rapporterez plein. Ainsi vous serez absous de vos péchés.*

Le seigneur partit d'un rire à ébranler les voûtes de la chapelle !

- *Que ne feriez-vous pauvre homme pour rallier à votre cause vos pourvoyeurs ! Sans nous, gens d'armes, comment disposeriez-vous d'un toit convenable et de subsides en cas de disette ? Aussi votre autorité sur nous est-elle plus souple que la tige du roseau. Vous jouissez d'une réputation de sainte intransigeance, mais je vois que pour maintenir les avantages attachés à votre position, vous espérez sauver la face avec un marché dérisoire. J'accède à votre misérable requête pour mieux vous humilier.*

Le chevalier passa à son cou la lanière du baril. Quand l'ermite ouvrit la porte de la chapelle, ses vassaux qui l'attendaient le virent sortir triomphant. Il leur déclara que quelques minutes feraient l'affaire pour honorer sa promesse de pénitence. Arrivé au bord de l'onde, il y plongea le barillet. Celui-ci ressortit sec. Il le tourna en tous sens, vérifia l'étanchéité et l'ouverture : il pouvait aisément y introduire un bâton. Il le replongea en le maintenant tout au fond. Le baril ressortit vide.

- *Morbleu, cela va-t-il durer longtemps ?*

Il tapa du pied, grinça des dents, cracha, hurla, injuria le ciel, recommença vingt fois en essayant toutes les inclinaisons et se décida à retourner à l'ermitage. Par mon âme, de quoi est fait ce baril du diable ? marmonnait-il. Foi de Thomas, je découvrirai la supercherie. Celui à qui rien n'avait résisté depuis qu'il avait fait vœu de férocité, décida qu'il parviendrait à remplir son barillet.

Le voyant rentrer à sec, l'ermite dit : *Savez-vous qu'un enfant y serait arrivé tout de suite ? Frère, c'est pour votre malheur que vous êtes né, votre vie est bien dure !*

- *Je ne me laverai le visage ni me couperai les cheveux et les ongles avant d'avoir rempli mon engagement,* tonna le seigneur.

- *Ne sombrez pas dans la folie !* murmura l'ermite que tant d'emportement inquiétait.

- *Partez vite,* lança le chevalier à ses hommes ! *Si quelqu'un vous questionne à mon sujet, ne répondez pas, occupez vous de mes biens en mon absence. Dussé-je plonger ce baril dans toutes les eaux du monde, je le remplirai.*

- *Le monde est à votre porte, dit doucement le sage.*

Mais l'orgueilleux Thomas ne le crut pas et partit.

II

Sachez que longue fut son errance. Il parcourut la Bourgogne, la Savoie, l'Allemagne, la Hongrie, la Roumanie, la Toscane, la Provence, la Gascogne, l'Espagne et les pays des Sarrazins, il erra longtemps sur les sables brûlants, il fit chauffer de la neige pour tenter de remplir son récipient. Il fut roué de coups par des barbares, reçut des insultes en des langues inconnues, supporta des privations qui le laissèrent terrassé; des chiens le sauvèrent en lui cédant le fond de leur gamelle, après quoi, démuni, il dut se résoudre à mendier. Il couvrait son corps d'une loque, son beau visage altier s'était buriné, ses yeux brûlés ne distinguaient plus que des ombres. Seul son casque toujours vissé sur son crâne le protégeait du soleil et des bastonnades. Nulle part aucune goutte d'eau de source, de ruisseau, de rivière, de puits, de torrent, de cascade, de lac, de mer, n'avait voulu entrer dans son baril. Recroquevillé dans des creux de rochers, caché dans les grands arbres, abrité dans des grottes, enfoui au milieu des dunes, il passait ses nuits à maudire Dieu, la race humaine et son sort lamentable. Il poursuivait son calvaire rongé de colère et de dépit. Tant de peines n'avaient pas apaisé son amertume.

« *L'amertume se soigne par l'amertume* » lui dit un apothicaire ambulante. Il goûta Simaroubaceae, Apocynaceae, Asteraceae et d'autres plantes médicamenteuses qui à défaut d'adoucir et de calmer sa colère le protégèrent du palud.

Il entendit des paroles de prédicateurs sages et fous mais ne leur prêta qu'une oreille incrédule.

Il retint quelques vers de troubadours qui firent renaître en lui le souvenir de sa flamme.

« *Amour va comme le tison / qui s'endort d'un œil sous la cendre
puis brûle charpente et maison !*

Écoutez ...

Celui que flamme sait surprendre / n'habite plus en sa raison »

(traduction et arrangement d'Henri Gougaud).

Les nomades lui apprirent à pimenter sa cuisine.

Il étudia plusieurs langues, compara les manières opposées de juger les actions des hommes : « *Vérité en deçà des Pyrénées, erreur au delà* » mais ses observations ne le rendirent ni plus indulgent ni plus tendre, ni plus amène ni moins méfiant. La haine du genre humain avait caparaçonné son être comme la corne sous la plante de son pied s'était muée en semelle ; comme son casque s'était soudé à la tête, comme sa peau parcheminée l'avait protégé des parasites, comme ses ongles s'étaient transformés en outils pour lacérer la viande ; comme sa vue, par économie, s'était réduite à l'essentiel : le discernement du noir et du blanc, pour déchiffrer le monde. Grâce à cet appareillage rustique, son corps tenait debout au milieu de la tempête comme en plein désert, au sommet des montagnes comme dans la forêt équatoriale. Il n'avait plus de goût pour la bataille, plus de rancœur contre ceux qui le dépouillaient du peu de rien qui lui restait pour survivre, plus d'envie d'être rassasié, plus d'aspiration au repos et à la douceur.

Il en avait même oublié pourquoi il cheminait dans le monde. Mais la haine et la colère emprisonnées dans son corps, subsistaient. Lorsqu'il eut perdu le compte des jours et des saisons, dans un ultime sursaut, il rassembla les forces qui lui restaient pour tâcher de regagner sa tombe. Maintenant qu'il avait renoncé à remplir son engagement, c'était l'unique objet de ses vœux.

III

Il parvint à l'ermitage un vendredi saint. L'ermite ne le reconnut pas.

- *Très cher frère, demanda le saint vieillard à son semblable, quelle nécessité vous conduit ici ? Revenez-vous de combattre les Sarrasins ? Et ce barillet qui pend à votre cou, qui vous le donna ? Je me souviens en avoir confié un tout semblable il y a longtemps au plus bel homme du royaume ; ne sais ce qu'il est devenu. L'auriez-vous rencontré par hasard ? Est-il mort ? Est-ce le legs qu'il vous aurait fait ?*

- *C'est vous, sire prêtre qui m'avez mis dans cet état avec votre baril ensorcelé.*

L'ermite consterné lui offrit de l'eau claire à boire et partagea avec lui son pain et un poisson séché. Le voyageur lui dit :

- *J'ai parcouru le monde entier, jamais une goutte n'est entrée dans ce baril, j'y ai usé ma vie. Je suis revenu ici pour mourir. Si la tombe de mes ancêtres a résisté à ma longue absence, je vous saurai gré de m'y enfouir en m'épargnant vos prières.*

Le saint homme vivement contrarié retrouva vigueur :

- *Maudit mécréant, tu es pire qu'une bête sauvage ! Un loup aurait rempli ce baril. Je vois bien que Dieu te hait. Et l'ermite gémit, pleura, se tordit les mains et les frotta jusqu'au sang. Puis il pria et implora le ciel de lui accorder le pardon malgré tout.*

Le chevalier le regardait, l'œil sec, sans mot dire. « *Pourquoi cet homme qui ne dépend pas de moi, pleure-t-il pour mon salut dont je me fiche ? Comment peut-il éprouver une douleur si vive pour une cause qui n'a aucune existence tangible ?* »

L'ermite parla à Dieu :

- *Si cet homme meurt en cet état, ce sera par ma faute, je n'ai pas réussi à le secourir, il m'en faudra rendre compte. Seigneur Dieu, abandonnez moi à l'errance et sauvez cette créature. Je prends la faute sur moi.*

Et Dieu fit son œuvre : Des larmes jaillirent des yeux presque éteints du chevalier orgueilleux ; il laissa échapper le profond soupir qu'il retenait depuis vingt ans dans sa poitrine et ne put retenir le ruissellement qui suivit. Le baril qu'il portait

au cou reçut ses larmes chaudes et se remplit aussitôt. Puis l'eau déborda et se répandit sur lui, brûlante de repentir.

L'ermite se prosterna à ses pieds :

- Dieu t'a pardonné, jamais plus tu ne seras entaché par tes péchés. Sois heureux, remets toi et fais ce que dois.

- Père, implora alors le chevalier en s'agenouillant à son tour, je vais mourir bientôt et vous supplie d'aller rendre visite de ma part à celle que j'ai mal aimée. J'étais si épris d'elle que je voulais l'enfermer afin de la garder pour moi. Fol que j'étais je ne savais rien de l'Amour.

- Relève toi maintenant dit le saint homme et va toi-même remplir ta mission. Adieu chevalier repenti, laisse moi m'acquitter à ta place de ta pénitence. Celle que tu as mal aimée te pardonnera puisque Dieu l'a fait.

FIN

D'après le conte pieux du XIIIème siècle intitulé « Le chevalier au barisel », avec libres variations.

Ref. Fabliaux et contes du Moyen Âge – Les classiques de poche (traduit en français moderne par J.Cl . Aubailly).

Revu en avril 2011, ce conte a été publié en 2009 sur le site Nousvelles.com et dédié à Guy le Clerc Johanny.